



HAL
open science

De la valeur démonstrative du mot “ science ” chez Georges Sorel

Alexandre Moatti

► **To cite this version:**

Alexandre Moatti. De la valeur démonstrative du mot “ science ” chez Georges Sorel. Mil neuf cent : cahiers Georges Sorel : revue d’histoire intellectuelle, 2014, 32, pp. 111-122. halshs-01737478

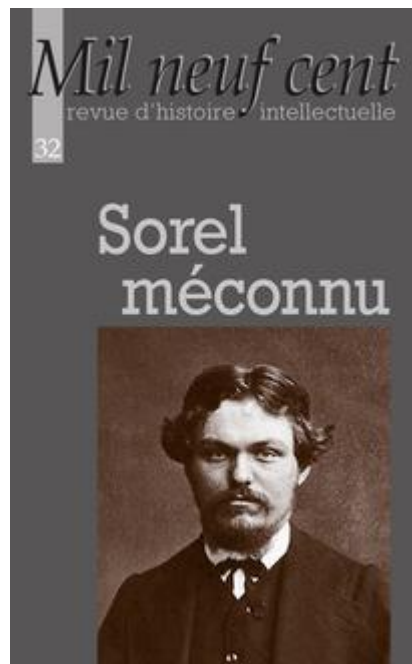
HAL Id: halshs-01737478

<https://shs.hal.science/halshs-01737478>

Submitted on 19 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



[ceci est la version auteur, mise en ligne sur HAL en mars 2018, d'un article publié en janvier 2014 dans la revue *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 2014/1, p. 111-122 ; le sommaire figure [ici](#)]

De la valeur démonstrative du mot *science* chez Sorel

« Nous ne cessons d’engager les classes ouvrières à ne pas se laisser entraîner à suivre l’ornière de la science ou de la philosophie bourgeoises¹. » Le concept de *science bourgeoise* est un *leitmotiv* chez Sorel : nous émettons ici l’idée qu’il a une fonction démonstrative dans sa philosophie politique. L’objectif pour lui est de discréditer les philosophes socialistes modérés : ce sont des « savants sérieux » qui raisonnent trop sagement et pensent par exemple que la grève générale serait « une rêverie de jeunesse² », peu susceptible de conduire à la révolution prolétarienne ; ils ont « des prétentions à la science pratique ». Est ainsi pointée négativement une science affublée de divers adjectifs, *sérieuse, pratique, bourgeoise*. Et, pour étayer sa démonstration, Sorel entreprend de pister un tel courant de science pratique ou sérieuse à travers les âges : il lit l’histoire des sciences à la lumière de la démonstration contemporaine qu’il entend faire – l’histoire des sciences a elle aussi valeur démonstrative dans ce cadre³. C’est une véritable trame, que nous nous proposons d’analyser, qu’il tisse ainsi dans son œuvre.

Arrêtons-nous déjà sur le substantif, la *science*. Si Sorel l’utilise constamment, c’est qu’il signifie quelque chose pour lui. Son invocation semble fonctionner comme une allégorie, presque comme un mythe⁴. C’est une forme de rhétorique, à caractère démonstratif et pédagogique : d’un côté une science vue favorablement, de l’autre une science vue défavorablement, affublée de diverses épithètes. Sans doute l’appel à la science est-il fréquent, à l’époque du positivisme triomphant, chez la plupart des contemporains de Sorel. Mais, par comparaison à d’autres philosophes comme Taine ou Renan qu’il brocarde, Sorel fut formé à la science pendant ses études à Polytechnique, et à une pratique de la science au Corps des Ponts et Chaussées, où il officie pendant vingt ans. Il estime sans doute qu’il parle de la science *de l’intérieur*, à l’inverse d’autres. Sorel a certainement une relation particulière à la science et même, pour paraphraser une célèbre locution consonante, *une certaine idée de la science*.

Que serait cette *certaine idée de la science* chez Sorel ? L’archétype de science qu’il cote positivement n’est pas toujours facile à percevoir – nous essaierons de l’affiner –, disons une science détachée de l’influence des littérateurs, spécialisée et non générale, en phase avec la physique de son temps. Car, comme le rappelle Gianinazzi⁵, l’auteur des *Illusions du progrès* est confiant dans la progression de la science de son temps, contrairement à une vulgate souvent colportée. La science qu’il

¹ *Illusions*, Avant-Propos.

² *Réflexions*, chapitre IV.

³ Coumet [1988] parle lui-même du « Sorel épistémologue au service du Sorel politique ».

⁴ Gianinazzi [2006]

⁵ Gianinazzi [2006], p.60.

cote négativement est, elle, plus facile à caractériser, apparaissant de manière lancinante dans ses écrits : « une science vaine et fausse », science bourgeoise donc, ou petite science, science sérieuse, parfois même antiscience, en figure antithétique d'une *vraie* science.

Tout commencerait avec Descartes, qui pratique faussement « une petite science⁶ », et dont « les méthodes ne sont point celles de la science ». Les conceptions de Descartes sont « infiniment mieux appropriées à la conversation qu'à la véritable science ». « Un homme d'esprit, familier avec les raisonnements cartésiens, pouvait trouver réponse à tout : c'est là ce qui constitue le caractère essentiel d'une bonne philosophie pour les habitués des salons. » La pensée cartésienne devient ainsi sous la plume de Sorel un archétype de ce qu'il dénonce : « Le cartésianisme restera toujours le type de la philosophie française parce qu'il était parfaitement adapté aux tendances d'une aristocratie pleine d'esprit se piquant de raisonner et désireuse de trouver des moyens de justifier sa légèreté⁷. » Comme souvent chez Sorel, la charge est lourde – l'utilisation du futur montre bien le souci démonstratif de Sorel à travers les âges – le cartésianisme devenant l'archétype négatif.

Après le XVII^e siècle, c'est le XVIII^e siècle qui est analysé par Sorel dans sa démonstration. Avec Rousseau, il considère que la science est alors un moyen de satisfaire la curiosité des aristocrates. Cette science encyclopédique du XVIII^e siècle est « un ensemble de connaissances puisées dans les livres de vulgarisation et destinées à éclairer la conduite des maîtres qui font travailler des spécialistes ». Et Sorel d'insister sur sa définition : « C'est bien vraiment ce qu'on peut appeler, dans toute la force du terme, une *science bourgeoise*. » Ainsi Lavoisier manie-t-il « la science encyclopédique d'un homme appartenant à l'oligarchie gouvernante [...] grâce à lui cette science sortait des officines de pharmacie pour devenir tout à fait bourgeoise ». Mais c'est surtout à Condorcet et à son *Tableau historique*⁸ que Sorel s'en prend, allant même jusqu'à se demander « si la Terreur, en supprimant un si grand nombre de gens lettrés et férus d'idéologie, n'a pas rendu service à la France⁹ » – là aussi la charge est lourde, presque indécente. Condorcet et Lavoisier sont tous deux morts sous la Terreur, et tous deux liés à l'oligarchie d'Ancien Régime : mais l'attaque contre le premier est beaucoup plus forte car Condorcet, en sus d'être un savant, était un « lettré », un des philosophes des Lumières – il avait *théorisé* ses idées. L'analyse des attaques permanentes de Sorel contre Condorcet – à rapprocher de celles qu'il porte à Comte, fortement inspiré par Condorcet – mériterait un article entier. Nous retiendrons l'une d'entre elles : « pendant le ministère de son ami [Turgot], Condorcet s'improvise contrôleur supérieur des travaux publics, traite d'ignorant, de vain, et je crois bien aussi de fripon, l'illustre Perronet ; se révolte contre les résistances que

⁶ L'expression est donnée par Prochasson [2002].

⁷ Toutes citations du paragraphe issues d'*Illusions*.

⁸ *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* [1793-1794].

⁹ *Illusions*.

rencontrent ses projets par suite de l'esprit du corps des ingénieurs [...]. » Et Sorel de préciser que « Perronet¹⁰ est l'auteur [sic] du pont de Neuilly, qui fut longtemps regardé comme le chef-d'œuvre de l'art des constructions civiles ». C'est bien à la fois l'idéologue et l'ingénieur Sorel qui parle : il affermit son attaque de Condorcet et de sa philosophie présentée comme une science théorique, par sa propre expérience d'ingénieur des Ponts (avec un zeste de corporatisme), celle d'une science concrète.

Au début du XIX^e siècle – le sien –, Sorel est critique de l'utopie sociale saint-simonienne, et surtout d'Auguste Comte, comme lui philosophe issu de Polytechnique. Mais son discours, moins général, plus précis, et surtout plus proche de son temps, est à certains égards fort exagéré, comme nous l'allons voir. Saint-Simon a cru que « la science était capable de corriger la société », et ce fut, dans la lignée des Lumières, « la "conception bourgeoise de la science" », celle des capitalistes, étrangers à l'atelier. Intéressons-nous aux prémisses de son raisonnement. Sorel note la fascination de Saint-Simon¹¹ et des utopistes pour les lois physiques de l'attraction et de la gravitation universelles : ils souhaitaient les appliquer à une science de l'homme, à naître – Newton inspire par ailleurs le titre de la fameuse « théorie de l'attraction passionnée » de Fourier. Mais, à partir de ces prémisses, Sorel va loin dans son raisonnement : ce ne sont pas des lois de la science exacte qu'ils veulent transposer – d'ailleurs le discours des deux utopistes est, aussi, très critique envers la physique de leur temps, empreint d'une forme de fascination/rejet. On peut certes trouver de curieuses pages d'illustres saint-simoniens, polytechniciens notamment, qui semblent vouloir appliquer les mathématiques à l'humain¹² : mais la philosophie de Saint-Simon lui-même, et le saint-simonisme, ne sauraient être réduits à cela, presque ainsi caricaturés. Peut-être Sorel s'en prend-il ainsi, en priorité, et sans les citer, aux disciples saint-simoniens, comme lui de formation scientifique, à la différence du Maître ? Un des exemples qu'il donne à l'appui de son raisonnement apparaît pourtant fallacieux : la prévision de la sixième planète, Neptune, par Le Verrier, aurait donc permis aux utopies du XIX^e de penser que « la science était capable de corriger la société ». Et le terme *corriger* n'est pas choisi au hasard : c'est bien une correction mathématique de l'orbite des planètes voisines à laquelle Le Verrier se livre pour mettre en évidence une nouvelle planète. Il suffirait donc ainsi de corriger par quelques formules le fonctionnement de la société humaine actuelle. L'exemple est trop facile, et à la limite erroné : la découverte de Neptune date de 1846, Saint-Simon étant mort depuis plus de vingt ans. Et il est

¹⁰ Jean-Rodolphe Perronet (1708-1794), ingénieur au Corps des Ponts et Chaussées (1736), fondateur et premier directeur de l'école éponyme (1775), constructeur de nombreux ponts dont celui de Neuilly sur la Seine (1768-1774).

¹¹ Charles Fourier avait aussi cette fascination – les deux philosophes ont été qualifiés de tenants d'un « newtonisme social ». Sur cette notion, et l'ambivalence de ces deux penseurs envers la science qui leur est contemporaine, voir le chapitre XII de mon ouvrage *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* (Odile Jacob 2013).

¹² Par exemple Prosper Enfantin dans *Le Livre nouveau des saint-simoniens*, 1832-1833, introduction et notes par Philippe Régnier, Du Lérot éditeur, 1991.

difficile d'imaginer qu'un quelconque de ses disciples ait pu penser appliquer aux sociétés humaines les formules compliquées de variations différentielles des orbites elliptiques des planètes utilisées par Le Verrier pour sa découverte. C'est pourtant la même facilité – aux deux sens du terme : discours aisé et plaisant, mais discours qui ne se donne pas toujours la peine d'approfondir – à laquelle se livrera Guy Debord lecteur de Sorel : citant ce dernier, Debord indique que « c'est sur le modèle de l'astronomie que les utopistes pensent découvrir et démontrer les lois de la société¹³ », en restant « entièrement dominés par la pensée scientifique ». C'est à la fois, chez Sorel comme chez Debord, vrai et faux : on les suit dans leurs prémisses, mais pas dans une forme d'outrance qu'ils utilisent pour critiquer les penseurs de l'utopie sociale et s'en démarquer.

Quant à l'autre philosophe des utopies sociales, Auguste Comte, élève de Saint-Simon, il nous rapproche de Sorel, à la fois chronologiquement (Comte meurt du vivant de Sorel) et personnellement, compte tenu de leur formation scientifique commune. Les attaques répétées de Sorel contre Comte lui servent à étayer sa propre théorie de la science bourgeoise : avec elles, il porte le fer contre les positivistes, ses contemporains, qui se trouvent être ses ennemis politiques, et ennemis de sa philosophie politique. Il est d'ailleurs possible que Sorel se voie, ou puisse être analysé, comme l'antithèse de l'autre philosophe polytechnicien qu'était Auguste Comte – ils ont pourtant des points communs, ne serait-ce que l'invocation permanente de la science à l'appui de leur philosophie. On pourrait à cet égard les voir rétrospectivement comme deux frères ennemis.

Le champ de critique de Comte par Sorel est large. À propos de la science, Sorel souligne que « jamais on ne vit homme fermant les yeux avec plus d'entêtement sur les voies nouvelles qu'on explorait de son temps¹⁴ ». Le manque de clairvoyance de Comte sur les avancées de la science de son temps est en effet frappant : l'analyse mathématique, les probabilités et les statistiques, la théorie ondulatoire de la lumière... Mais, là encore, on en vient à prendre Sorel en faute, manquant lui-même de clairvoyance quand il écrit : « Quelle faillite de la science si les physiciens avaient lu les livres d'A. Comte¹⁵ ! ». Certes, les physiciens français ne se sont pas précipités pour lire Comte, dont les écrits, comme ceux de Sorel¹⁶, sont parfois pénibles à lire et pleins d'assertions péremptoires – une caractéristique des philosophes polytechniciens ? Mais le positivisme comtien a influencé les physiciens français malgré eux : la physique française à partir des années 1860 s'est focalisée sur la méthode expérimentale et empirique prônée par Comte (« un fait est un fait »), au détriment des cadres théoriques et de la logique hypothético-déductive. La physique

¹³ Guy Debord, *La Société du Spectacle* (1967), §83.

¹⁴ Sorel [1905], p. 866.

¹⁵ Sorel [1905], p. 867.

¹⁶ « Sorel est pénible à lire [...] » : voir le développement argumenté que fait P. Lasserre, *Georges Sorel, Théoricien de l'impérialisme*, L'Artisan du Livre, 1928, cité par Guchet [2007], p. 20.

théorique se développera fructueusement dans le monde anglo-saxon, avec Maxwell (1865), Boltzmann (1885), puis bien sûr Planck (1900) et Einstein (1905). Ceci est maintenant documenté en histoire des sciences, ce ne l'était pas à l'époque : mais Sorel n'a pas eu cette intuition. Tout à son souci de coller à la physique de son temps, qu'il donne en exemple d'une vraie science (nous y reviendrons), il agrège à son raisonnement ce qui apparaît *a posteriori* comme une erreur de sa part : si, de fait, Comte a eu une influence sur l'école de physique française.

Aux yeux de Sorel, Comte est le digne disciple de Condorcet, c'est-à-dire un théoricien par excellence, sans expérience pratique, se parant des atours de la science. C'est cette science-là que Sorel qualifie de *bourgeoise*, de « petite science¹⁷ » : une science qui se voyait capable de « corriger la société et d'indiquer les mesures à prendre pour faire disparaître ce que le monde actuel renferme de déplaisant ». L'ensemble du paragraphe III du chapitre IV (traitant de la grève prolétarienne) de *Réflexions sur la violence* est consacré au descellement de la science et de la philosophie positivistes. « Les positivistes¹⁸, qui représentent, à un degré éminent, la médiocrité, l'orgueil et le pédantisme, avaient décrété que la philosophie devait disparaître devant *leur science*. » La sociologie ne saurait être rapportée à une loi mathématique : ceux qui professent cela pratiquent « une science vaine et fausse, [...] toute de bavardage, [...] une *petite science* qui croît atteindre la vérité en atteignant la clarté d'exposition¹⁹ ». Au passage, on rencontre ici un autre fossé entre Sorel et Comte : ce dernier, sa vie durant, aura plaidé pour une science exacte (physique, astronomie, mathématiques) qui soit pratiquée de la manière la plus générale possible – contre une science qui se spécialise trop à ses yeux²⁰. Sorel s'inscrit contre cette position : « la coordination des sciences fascine encore la bourgeoisie démocratique²¹ ». Et il s'accommode fort bien de la spécialisation de la physique du début du XX^e siècle : cela vient à l'appui de sa thèse selon laquelle les généralités, sociales notamment, ne sont plus de mise.

Sorel va chercher une légitimité dans cette physique moderne : au début du XX^e siècle, elle est en pleine mutation, mais on peut se demander quel est l'exact degré de connaissance et de compréhension par Sorel de cette nouvelle physique... Toujours est-il qu'il souhaite s'y rattacher : « Notre situation ressemble un peu à celle des physiciens qui se livrent à de grands calculs en partant de théories qui ne sont pas

¹⁷ Le sous-chap. III du chap. IV (« La grève prolétarienne ») de *Réflexions sur la violence* est consacré aux « préjugés scientifiques opposés à la grève générale ; doutes sur la science ». Il comprend une dizaine de fois l'expression « petite science ». Les citations de ce paragraphe en sont issues.

¹⁸ Parmi les quelques admirateurs rémanents du positivisme (selon lui) – en fait « des gens qui comptent pour peu de chose dans le monde où l'on pense » (*Réflexions*, p. 209), Sorel mentionne le général Louis André (1838-1913), franc-maçon, polytechnicien, ministre de la Guerre de 1901 à 1904, tombé sur « l'affaire des fiches ».

¹⁹ *Réflexions*, p. 208.

²⁰ C'est un leitmotiv chez Comte, qui déplore « la vicieuse prépondérance continue de l'esprit de détail sur l'esprit d'ensemble » (sur ce sujet, voir A. Moatti, *Alterscience*, op. cit., chap. XIII)

²¹ *Illusions du Progrès*, chap. III, p. 139.

destinées à durer éternellement²². » La *vraie* science, la physique moderne, est ainsi mobilisée par Sorel à l'appui de sa doctrine – le paragraphe conclusif du chapitre IV ('La grève prolétarienne') mérite à cet égard d'être cité dans son intégralité :

Faire de la science, c'est d'abord savoir quelles sont les forces qui existent dans le monde, et c'est se mettre en état de les utiliser en raisonnant d'après l'expérience. C'est pourquoi je dis qu'en acceptant l'idée de grève générale et tout en sachant que c'est un mythe, nous opérons exactement comme le physicien moderne qui a pleine confiance dans sa science, tout en sachant que l'avenir la considérera comme surannée. C'est nous qui avons vraiment l'esprit scientifique, tandis que nos critiques ne sont pas au courant ni de la science ni de la philosophie modernes ; — et cette constatation nous suffit pour avoir l'esprit tranquille.

Ce paragraphe condense un certain nombre de caractéristiques de l'appel démonstratif à la science chez Sorel. L'analogie entre science et politique, portée par les *forces* (mécaniques ou électriques d'un côté, sociales de l'autre). La primauté de *l'expérience*, dans un cas comme dans l'autre. La revendication du *moderne*, aussi, pour les physiciens comme pour lui-même et ses idées. Le discrédit de ses adversaires, qui à l'inverse de lui ne connaissent rien de cette *science moderne*. Et, corrélativement, l'attribution du véritable *esprit scientifique* à lui, Sorel. Curieusement, sur ce dernier point, on ne peut manquer de faire le rapprochement avec Comte : lui aussi considérait incarner, avec sa philosophie, le véritable esprit scientifique, auquel même les physiciens et les mathématiciens devaient se rallier. Là encore, cette volonté d'avoir la science de leur côté caractérise peut-être ces deux philosophes, fort différents, mais tous deux de formation scientifique.

Toujours dans ce même sous-chapitre sur les dégâts du positivisme, on voit Sorel s'élever contre ces « universitaires [qui] se donnent la tâche de remplacer le socialisme par de la *science sociale*²³ » – de remplacer le socialisme par la sociologie ? Ils imaginent « une *science* véritablement *antiscientifique* qui existerait sans que des liens rigides existassent entre les choses » : Sorel, parlant ici des nécessités économiques, utilise encore l'analogie scientifique, avec la notion de *liens rigides* bien connue en mécanique.

La détestation chez Sorel de cette *science bourgeoise* recouvre encore un autre aspect, celui du dénigrement de la démocratie ; d'ailleurs, la science bourgeoise est bien celle de la « démocratie bourgeoise²⁴ », comme si les deux substantifs étaient interchangeable. Cette charge contre la démocratie est couplée, à nouveau, à celle du positivisme, qui fut au fondement de la III^e République, et est donc vu comme un suppôt de la démocratie. Parmi « les représentants officiels de la démocratie française, on rencontre pas mal d'admirateurs d'A. Comte » – ce sont les « membres

²² *Réflexions*, p. 219.

²³ *Illusions du progrès* (Google Books), comme la citation qui suit.

²⁴ Guchet [2001], p. 69, citant Sorel, *L'Avenir socialiste des syndicats*, 1929.

d'une congrégation laïque ». Avec la religion positiviste, « on met tout en œuvre pour développer la vénération envers les hommes plus ou moins illustres que la démocratie a adoptés pour héros ». Et ces avocats de la démocratie font appel « à un énorme appareil de déclamations *scientifiques*²⁵ » – relevant de cette fausse science, bien sûr. D'ailleurs cette science démocratique pourrait bien cousiner avec la fable de l'occultisme, d'Anton Mesmer à la fin du XVIII^e siècle à Charles Richet au début du XX^e : « aucune science ne saurait aussi bien que l'occultisme mériter le nom de *démocratique*²⁶ », puisqu'elle peut être pratiquée par tous !

En outre, « depuis que la démocratie se croit assurée d'un long avenir », elle en vient à se passer de la notion de progrès, celle d'un progrès *réel*²⁷ chère à Sorel : « la notion de progrès a perdu beaucoup de son importance aux yeux des hommes qui tiennent une grande place dans la science bourgeoise : c'est ainsi que deux excellents blocards²⁸, les professeurs Langlois et Seignobos, ne [lui] consacrent que quinze lignes (et encore assez dédaigneuses) ». On retrouve là une tendance à l'anti-intellectualisme²⁹ chez Sorel, telle que l'a pointée Julliard [1997] : mais l'analyse par le prisme d'une certaine vision de la science chez Sorel nous paraît susceptible d'aider à mieux comprendre son anti-intellectualisme, et plus généralement sa dialectique argumentative.

On voit finalement comment se dessine cette trame de la *science bourgeoise* dans l'œuvre de Sorel : elle part de Descartes, passe par Condorcet, Saint-Simon, Comte, pour arriver jusqu'à ses contemporains, les positivistes, les sociologues, la plupart des philosophes, les « intellectuels »,... en bref tous ceux qui ne partagent pas sa vision, et notamment son idée de la grève générale (qu'il veut ancrée dans l'expérience, mais qui reste somme toute assez théorique – il la qualifie lui-même de mythe, cf. *supra*). Il est intéressant de voir cet outil démonstratif d'une *fausse science* utilisé en permanence dans l'arsenal rhétorique de Sorel – même si c'est parfois de manière outrancière, ou erronée, comme nous en avons donné quelques exemples. Si cette arme rhétorique est tant utilisée par Sorel, c'est aussi parce que le concept de *science* a une importance à ses yeux, presque une primauté : car la science est « une manière perfectionnée de connaître³⁰ ». Lui-même se réclame d'une *vraie science*, se rattachant à la physique contemporaine que, non sans immodestie, il estime être un des seuls à comprendre, à l'inverse de ses critiques. Comme le physicien moderne, il

²⁵ *Illusions du progrès*, comme la citation qui suit. C'est nous qui soulignons.

²⁶ *Illusions du progrès*.

²⁷ Gianinazzi [2006] rappelle pertinemment « qu'une image stéréotypée de l'auteur des *Illusions du Progrès* nous ferait oublier [que], confiant dans la progression de la science, il prisait le "progrès réel" qu'il faisait porter sur les techniques de production ».

²⁸ Les *blocards* (forme péjorative, courante chez Sorel) sont les hommes politiques ou intellectuels liés au Bloc des gauches (début du XX^e siècle).

²⁹ Il n'est d'ailleurs pas impossible que cet anti-intellectualisme corresponde chez Sorel à un vieux fond d'ingénieur et d'homme formé à la science exacte, rebuté et indigné par certaines des circonvolutions des philosophes et des intellectuels.

³⁰ *Réflexions*, p. 205.

promeut une idée et la fait avancer par ses travaux, tout en sachant qu'elle sera sans doute remplacée par une autre.

Nous terminerons cette brève étude – elle pourrait ouvrir la voie à une étude plus détaillée du traitement de Condorcet par Sorel, ou celle d'une comparaison de l'invocation de la science chez Comte et chez Sorel – en nous projetant après Sorel, et notamment dans la période contemporaine. Nous l'avons déjà esquissée en évoquant Debord, mais la question pourrait être : quelle postérité de cette critique d'une *science bourgeoise* ? et même, aussi, quelle antériorité ? Guchet [2007] nous exhorte à ne pas comparer cette notion à celle que le régime soviétique en a fait, celle d'une science bourgeoise opposée à une science prolétarienne. Même si cette dernière notion n'apparaît pas *stricto sensu* chez Sorel, pourquoi devrait-on se priver d'une telle comparaison ? Car en effet, nous ne sommes pas très loin des conceptions qui seront plus tard, dans l'URSS stalinienne, celles de Jdanov ou de Lyssenko sur la « science de classe³¹ ». Même si ce n'est pas l'objet de notre article, une analyse comparée entre le concept de *science bourgeoise* chez Sorel d'une part, chez Lyssenko et Staline d'autre part, aurait un certain intérêt. Comme aurait un intérêt la comparaison de la critique d'une science aristocratique au XVIII^e siècle – la science des cabinets de curiosité – chez Rousseau et chez Sorel.

Car, même si le terme de *science prolétarienne* ne semble pas apparaître chez Sorel, ce qu'il recouvre est présent dans ses écrits. La science bourgeoise, celle des maîtres qui font travailler des spécialistes, est « la manière de penser des capitalistes qui, étrangers à la technique perfectionnée des ateliers, dirigent cependant l'industrie et trouvent toujours d'ingénieux inventeurs pour les tirer d'embarras³² ». La science prolétarienne en est bien l'antithèse : c'est celle du second membre de sa phrase, celle des ateliers et des inventeurs, une science pratique. On peut trouver de nos jours une littérature³³, fortement imprégnée par les *social studies of science*, qui revisite l'histoire des sciences en étudiant le rôle joué par les « soutiers de la science » à travers les âges : il ne semble pas qu'elle se réclame en quoi que ce soit de Sorel.

Un autre thème sorélien est celui de la science (*bourgeoise*) liée aux pouvoirs : « On devait croire que rien n'était impossible à la royauté ; la science ne pouvait jamais manquer à des princes qui avaient ainsi affirmé la plénitude de leur droit divin ; la science devait donc croître toujours en même temps que le pouvoir de ceux qui en avaient besoin pour régner³⁴. » De nos jours aussi, un certain nombre de courants très divers, à droite comme à gauche, en milieu universitaire ou politique, développent

³¹ Julliard [1997] souligne ceci à propos d'un autre syndicaliste révolutionnaire, Robert Louzon (1882-1976) ; on pourrait cependant étendre ce rapprochement aux écrits de Sorel (auquel d'ailleurs Julliard consacre son article).

³² *Réflexions*, p. 205.

³³ Par exemple Clifford Conner, *Une Histoire populaire des sciences*, L'Echappée, 2012.

³⁴ *Illusions*.

l'idée d'une science liée au capital, à l'État, aux élites³⁵,... Certains d'entre eux citent Debord (ils peuvent être qualifiés d' « anarcho-situationnistes »), qui lui-même, on l'a vu, n'ignore pas Sorel : mais là non plus il ne semble pas que ces courants contemporains fassent la jonction avec Sorel.

Comme sur d'autres thèmes, on retrouve donc, avec celui de la science bourgeoise, et plus généralement celui de sa conception de la science, Sorel à la fois précurseur et isolé, quelque peu oublié alors qu'un certain nombre d'idées contemporaines sont déjà chez lui ; sans nécessairement qu'il en soit l'inventeur – elles pouvaient exister avant lui.

C'est pourquoi, d'un point de vue historiographique général, il serait utile de bien inscrire Sorel dans cette tradition de la critique d'une science bourgeoise, qui démarre avec Rousseau, passe par Marat pour aller jusqu'au communisme français des années 1950 – Aragon relayant Lyssenko. Cette tradition-là s'étant émoussée, il convient aussi de marquer Sorel comme jalon important d'une tradition autrement plus vivace de nos jours, celle de la vision d'une science liée aux intérêts du capital : une bonne compréhension des critiques contemporaines de la science et des sociétés occidentales passe par une relecture attentive de Sorel.

Enfin, du point de vue historiographique plus précis des études soréliennes, comme cela a été vu par ailleurs³⁶, il convient d'avoir en tête cette vision de la science chez Sorel, ce prisme d'une *certaine idée de la science* qu'il avait solidement ancrée en lui, depuis ses études et sa pratique scientifiques, et qui traverse, puissante arme démonstrative, l'ensemble de son œuvre.



³⁵ Voir Alexandre Moatti, *L'Avenir de l'anti-science*, Cahiers de l'Institut Diderot, Hiver 2013-2014, 30 p.

³⁶ Coumet [1988], Jennings in L'Herne [1986], Julliard [1997], Prochasson [2002].

L'auteur : Alexandre Moatti est ingénieur en chef des Mines, chercheur associé en histoire des sciences à l'université Paris-VII (laboratoire SPHERE UMR 7219).

Bibliographie :

- Ernest COUMET, « Écrits épistémologiques de Georges Sorel (1905) : H. Poincaré, P. Duhem, E. Le Roy », *Cahiers Georges Sorel*, 1988, vol. 6, p. 5-51.
- Willy GIANINAZZI, *Naissance du mythe moderne. Georges Sorel et la crise de la pensée savante, 1889-1914*, Les Editions de la MSH, 2006.
- Yves GUCHET
 - ✓ *Georges Sorel, 1847-1922 : « Serviteur désintéressé du prolétariat »*, L'Harmattan, 2001.
 - ✓ Introduction à Georges Sorel, *Les Illusions du Progrès*, suivi de *L'Avenir socialiste des syndicats*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2007.
- Jacques JULLIARD, « Georges Sorel contre les professionnels de la pensée ». In: *Mil neuf cent*, N°15, 1997. Les anti-intellectualismes. pp. 13-28.
- Christophe PROCHASSON, « Georges Sorel et Pascal », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 25 avril 2009, consulté le 05 avril 2014. URL : <http://ccrh.revues.org/942> ; DOI : 10.4000/ccrh.942
- Georges SOREL
 - ✓ « Faillite de la science bourgeoise », *La Jeunesse socialiste*, 5 mai 1895 (reproduit dans *Cahiers de L'Herne* 1986, p. 254-257, réf. *infra*)
 - ✓ « Les préoccupations métaphysiques des physiciens modernes », *Revue de métaphysique et de morale*, 1905, XIII, p. 858-889.
 - ✓ *Réflexions sur la violence*, Marcel Rivière, Paris, 1908 ; 10^e éd., 1946 (suivie du *Plaidoyer pour Lénine*)
 - ✓ *Les Illusions du progrès*, Paris, Marcel Rivière, 1908
- (coll.) *Georges Sorel en son temps* : [actes du colloque international tenu à l'École normale supérieure, Paris, 13-15 mai 1982], Seuil, 1985.